

NOTES DE LECTURE

Myriam Berdeu
À propos de...

Patrick Ben Soussan et Roland Gori (sous la direction de)

Peut-on vraiment se passer du secret ? L'illusion de la transparence
Toulouse, érès, 2013

À la question « Faut-il ou non lever/garder un secret ? », nous répondrions volontiers : « Ça dépend. » C'est sans doute que nous sentons intuitivement qu'en se penchant sur des situations particulières nous serions confrontés à la complexité du concept.

Cet ouvrage *Peut-on vraiment se passer du secret ? L'illusion de la transparence* nous plonge d'emblée au cœur de cette complexité, avec une définition du « secret » par Pierre Le Coz (« Que recouvre le secret : esquisse de définition ») qui se veut la plus exacte et complète possible. Et plus loin, comme pour l'illustrer, Pierre Livet (« Sceller ou livrer le secret, à quelles conditions ? ») nous guide dans des constructions conceptuelles, élaborées à partir de l'exploration de situations concrètes.

Les articles se succèdent et nous invitent à tour de rôle à nous placer du point de vue du législateur, du médecin, du patient ou de ses proches... Et, dans ce jeu des identifications, on se projette alternativement dans la peau de celui qui garde un secret ou au contraire veut le révéler ; de celui à qui on confie un secret ou à qui on le cache. Au fil du

livre, nous comprenons finalement que la question du secret se joue entre soi et soi, qu'elle est le théâtre d'une mise en tension permanente de nos conflits psychiques.

Au commencement est l'apprentissage du secret. Voici l'essence de ce que nous dit Marie-José Del Volgo (« Secret, intimité, révélations : clinique du secret »). Elle situe la découverte par l'enfant que les adultes lui ont menti – et qu'il peut, dès lors, lui aussi choisir ce qu'il veut dire ou préserver – à l'origine de la création d'un espace de pensée possible hors du regard d'autrui. La question est ici posée de la possibilité d'existence et de subjectivation que permet la capacité à garder un secret, et par ailleurs les conséquences potentielles de la révélation du secret par autrui.

Mais est-il toujours possible de garder un contrôle absolu sur ce que l'on révèle ou non ?

Éric Dudoit et Roger Favre (« Le regard du soma sous le secret d'Amos ») interrogent l'illusion d'un langage qui ne passerait que par la parole consciente, le discours manifeste. Le médecin aurait alors le choix entre une information à son patient, basée sur l'exactitude de la « vérité » scientifique, ou l'ouverture à la vérité propre de son « patient-sujet », certes dans ce qu'il dit mais également dans la façon dont il se dit. Il ne s'agit donc plus uniquement de ce que l'on cache à autrui, mais aussi de ce qui reste caché à soi-même.

De même que nous ne contrôlons pas la totalité des informations que nous transmettons (discours latent, langage

corporel...), nous pouvons de moins en moins maîtriser ce que ces informations deviennent, la manière dont elles vont pouvoir être conservées par les personnes qui les reçoivent. Roland Gori (« La tâche aveugle de la transparence ») et Daniel Liotta (« Sur le “dossier médical personnel” et au-delà. Information, secret et discrétion ») traitent de la tension permanente entre intérêts individuels et collectifs. Nous avons chacun intérêt à transmettre et diffuser le minimum d'informations nécessaires. Mais notre société contemporaine revendique de la transparence, du partage des secrets, des données utiles à la statistique.

Comment ces intérêts divergents peuvent-ils coexister ? Parviennent-ils à se rencontrer ? La santé physique et psychique est un état qui se veut foncièrement individuel et personnel. Et nous sommes pourtant assujettis à une politique de santé qui se montre de plus en plus globalisante, où le partage des données et des fichiers croît considérablement avec l'usage des nouvelles technologies. L'intérêt collectif est obtenu grâce à l'invocation de l'intérêt individuel.

Alors est-il possible de créer des modèles, des systèmes de généralités qui puissent répondre à des situations particulières ? C'est sans doute à ce dilemme que sont confrontés les législateurs dans l'exercice de leur métier en matière de secret. Est-il obligatoire de garder un secret ? Préférable de le lever ? Nécessaire de le connaître ?

Encore une fois cela dépend du point de vue duquel on se place, individuel ou collectif. Robert Gelli (« Le secret entre la sanction de sa violation et l'obligation de sa révélation ») nous initie à la complexité juridique qui entoure la notion de secret professionnel. Entre protection absolue et révélation du secret, comment la justice protège-t-elle à la fois celui qui confie un secret et celui qui l'a recueilli ? Comment

s'adapte-t-elle aux nouvelles pratiques professionnelles et aux évolutions d'une société où l'invocation de l'intérêt général vient empiéter sur le droit au respect de la vie privée ?

Mais même dans le domaine individuel strict, il se peut que les intérêts d'une personne (respect de la vie privée) soient préjudiciables à ceux d'une autre (droit à l'information). Cela peut par exemple être le cas dans le domaine de la génétique médicale, que développe Perrine Malzac (« Renoncer au secret dans l'intérêt d'un tiers ? Secret et information familiale en génétique médicale »). Le droit qu'a chacun de préserver le secret sur son état de santé peut, dans le cas d'une maladie génétique, entraver les soins qui pourraient être apportés à un autre membre de la famille.

Ces situations posent aussi la question de la limite du « tout individualiste ». Lorsqu'une personne est touchée par la maladie, est-il vraiment raisonnable de la considérer comme isolée, alors qu'elle est aussi un élément d'une famille ?

Lorsqu'un enfant est touché par une maladie grave, il paraît impensable de s'adresser à lui indépendamment de ses parents. Marie Bonnet (« Parler à l'enfant de sa maladie ») apporte un éclairage au plus proche des paroles de ces enfants, sur la place essentielle de leurs parents dans l'accompagnement de leur maladie, mais aussi sur l'importance qu'ils soient reconnus dans leur vécu de souffrance. La dimension de secret se présente alors dans ce qu'elle peut avoir de plus nuancé, ne pas tout dire, mais ne pas tout cacher non plus. Le droit de savoir mais aussi le droit d'ignorer.

Ce qui me conduit directement au texte de Patrick Ben Soussan (« Nous vivons à la merci de certains silences »), qui nous invite à une réflexion sur les choix du médecin en matière de révélation du diagnostic médical, au patient

ou à sa famille. Alors que je venais d'en terminer la lecture dans la salle d'attente de mon médecin, ma réflexion s'est déplacée sur ce que je voudrais que ce dernier me dise ou me cache. Lors de la consultation, je me suis enquis de sa pratique en la matière (à quel point puis-je lui faire confiance ?). Notre conversation s'est achevée par la révélation de sa part d'un secret... de Polichinelle (sans doute me faisait-il alors suffisamment confiance).

Chacun sait à quel point la confiance est indispensable pour que puissent se dire ou se dévoiler les choses importantes, qu'elles relèvent ou non du secret. Et quelle meilleure garantie, pour ajuster sa confiance, que de vérifier comment nos secrets vont être protégés, partagés, ou trahis ?

Voici donc un livre qui intéressera et pourra éclairer à coup sûr tous ceux qui ont affaire au secret dans leur profession. Non pas pour y découvrir une recette secrète pour la conservation ou la transmission du secret. Mais dans la réflexion d'une pratique clinique qui s'exerce dans un contexte culturel mouvant, où pour chacun d'entre nous s'exerce le conflit entre droit, devoir, raison et morale.

Carole Gollut
À propos de...

Claudine Blanchard-Laville
Au risque d'enseigner
Paris, Puf, 2013

Après avoir été conquis en 2001 par la force du livre de Claudine Blanchard-Laville *Les enseignants entre plaisir et souffrance*¹, nous avons eu beaucoup de plaisir à retrouver le style d'écriture de cette auteure dans son dernier ouvrage

1. Une version numérisée de cet ouvrage est disponible aux Puf.

Au risque d'enseigner publié cette année aux Puf. Nous avons constaté qu'elle poursuivait sa réflexion en se référant toujours à la psychanalyse sur les questions du lien entre enseignants et élèves articulées avec celles du rapport au savoir, mais il nous semble que, dans ce dernier opus, Claudine Blanchard-Laville nous plonge, davantage encore peut-être que dans son ouvrage précédent, dans des situations de classes qui nous rappellent ce que nous vivons, nous aussi, au quotidien.

Tout au long de ces pages qui se laissent aisément appréhender, Claudine Blanchard-Laville décrit des modalités particulières d'analyse clinique des pratiques où, à partir de leurs récits, par un tissage de paroles en groupe, les enseignants accèdent à une nouvelle compréhension de certaines des situations professionnelles qu'ils ont traversées et qu'ils souhaitent revisiter, en élaborant de nouveaux liens entre leur pratique et leur histoire personnelle. L'auteure nous fait voyager au cœur même de nos pratiques, grâce aux différentes histoires présentées dans lesquelles chacun de nous peut se reconnaître. Sont ainsi présentées onze situations différentes, survenues dans la pratique des enseignants qui les ont partagées dans le groupe de travail. La richesse des élaborations conduites autour de ces histoires nous permet de comprendre ce qui s'y joue. Par moments, c'est comme si, en tant que lecteur, nous entrions nous-mêmes en discussion avec les enseignants qui apportent ces récits, ce qui m'a personnellement beaucoup touchée.

Au cours de la lecture, nous saisissons progressivement comment les modalités à l'œuvre dans cette forme d'accompagnement tentent de développer chez les enseignants ce que l'auteure nomme une forme de croissance psychique, en s'intéressant aux scénarios sous-jacents, à leur fonctionnement en situation d'enseignement en deçà de leur conduite manifeste. On apprend